

Derniers témoins

Du même auteur

La Guerre n'a pas un visage de femme, Presses de la Renaissance, 2004.

Les Cercueils de zinc, Christian Bourgois, 2002.

La Supplication, Lattès, 1998 ; J'ai lu, 2000.

Ensorcelés par la mort : récits, Plon, coll. « Feux croisés », 1995.

Svetlana ALEXIEVITCH

Derniers témoins

Traduit du russe par
Anne Coldefy-Faucard



Ouvrage réalisé
sous la direction éditoriale de Victor LOUPAN

Si vous souhaitez être tenu(e)
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions des Presses de la Renaissance,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Interforum Canada inc.,
1050, bd René-Lévesque Est,
Bureau 100,
H2L 2L6 Montréal, Québec.

Consultez notre site Internet :
www.presses-rennaissance.fr

ISBN 2.85616.973.2
© Presses de la Renaissance, Paris, 2005.

« Durant la Grande Guerre patriotique (les années 1941-1945), des millions d'enfants soviétiques ont trouvé la mort... Russes, Biélorusses, Ukrainiens, Juifs, Tatars, Lettons, Tsiganes, Kazakhs, Ouzbeks, Arméniens, Tadjiks... »

Revue Droujba Narodov, n° 5, 1985

Jadis, le grand Dostoïevski posait cette question : « Comment pourrions-nous jamais justifier la paix, notre bonheur et même l'harmonie éternelle si, en leur nom, pour la solidité du fondement sur lequel ils reposeront, il aura fallu verser ne fût-ce qu'une larme d'enfant ? » Et il répondait aussitôt : « Cette seule larme ne saurait justifier aucun progrès, aucune révolution. Aucune guerre. Elle aura toujours plus de poids. »

Rien qu'une toute petite larme...

« Il avait peur de se retourner... »

**Genia Belkevitch, six ans.
Aujourd'hui : ouvrière.**

Je me souviens... J'étais toute petite, mais je me souviens de tout...

Juin 41...

Mon dernier souvenir du temps de paix, c'est une histoire que maman me lisait avant que je m'endorme. C'était mon histoire préférée : le conte du Petit Poisson d'or. Moi, je demandais toujours quelque chose au Poisson : « Poisson d'or, gentil Poisson d'or... » Ma petite sœur aussi. Mais elle le demandait différemment : « Abracadabri, abracadabra ! Par la volonté du brochet et conformément à mon souhait... » Notre souhait le plus cher était de passer l'été chez Grand-Mère et que Papa vienne avec nous. Il était si amusant...

Ce matin-là, c'est la peur qui m'a réveillée... La peur de bruits inconnus...

Papa et Maman pensaient qu'on dormait, mais j'étais couchée à côté de ma sœur et je faisais juste semblant. J'ai tout vu : Papa n'arrêtait pas d'embrasser Maman, son visage, ses mains. Moi, ça m'étonnait parce que je ne l'avais jamais vu l'embrasser comme ça. Ils sont allés dehors en se tenant par la main ; moi, j'ai bondi à la fenêtre :

Maman était pendue au cou de Papa, elle ne voulait pas le laisser partir. Il l'a forcée à le lâcher, il s'est mis à courir mais elle l'a rattrapée, et que je recommence à m'accrocher à lui, en criant quelque chose ! Alors, j'ai crié, moi aussi : « Papa ! Papa ! »

Ma sœur et mon petit frère Vassia se sont réveillés. Ma sœur a vu que je pleurais et elle a hurlé : « Papa ! » On a couru tous les trois sur le perron : « Papa ! » Mon père nous a aperçus et, je le revois comme si c'était hier, il s'est caché le visage dans les mains, puis il est parti, s'est enfui. Il avait peur de se retourner...

J'avais le soleil en pleine figure. Il faisait tellement bon... A présent encore, j'ai du mal à croire que, ce fameux matin, mon père partait à la guerre. J'étais toute petite et pourtant, je crois que j'avais conscience de le voir pour la dernière fois. Je savais que je ne le reverrais jamais. Alors que j'étais si petite...

Pour moi, c'est resté lié : la guerre, c'est quand Papa n'est pas là...

Après, ce dont je me souviens : un ciel noir et un avion noir. Maman est couchée au bord de la grand-route, les bras écartés. Nous, on veut qu'elle se lève, mais ça ne marche pas. Pas moyen de la faire bouger. Des soldats l'enveloppent dans une bâche et l'enterrent dans le sable, là, sur place. Nous, on crie, on les supplie : « Ne mettez pas notre maman dans un trou. Elle va se réveiller et on s'en ira. » De gros scarabées rampaient sur le sable... Je me demandais comment Maman pourrait vivre avec eux sous la terre. Comment on la retrouverait, comment on ferait pour être à nouveau réunis... Et qui allait écrire à notre papa ?

Un soldat m'a interrogée : « Comment tu t'appelles, petite ? » J'avais oublié... « Fillette, c'est quoi ton nom ? Et le nom de ta maman ? » Je ne me rappelais plus...

On est resté près de la petite butte de Maman jusqu'à la nuit, jusqu'à ce qu'on nous récupère et qu'on nous fasse monter dans une charrette. Une charrette pleine d'enfants. Un vieil homme la conduisait. Il ramassait tout le monde sur la route. On est arrivé à un village qu'on ne connaissait pas et des gens, qu'on ne connaissait pas non plus, nous ont distribués dans les fermes.

Longtemps, je n'ai pas pu parler. Je ne faisais que regarder...

Ensuite, je me souviens : c'est l'été. Un été magnifique. Une femme que je ne connais pas me caresse les cheveux. Je me mets à pleurer. Et à parler... Je raconte Maman et Papa. Que Papa nous a quittés en courant, qu'il ne s'est même pas retourné... Que Maman était couchée par terre... Que les scarabées rampaient sur le sable...

La femme me caresse les cheveux. Tout à coup, je comprends : elle ressemble à Maman...

« Ma première et dernière cigarette... »

**Guena Iouchkevitch, douze ans.
Journaliste.**

Du soleil... Et un calme inhabituel. Un silence incompréhensible. Le premier matin de la guerre.

Notre voisine, femme de militaire, sort dans la cour, en larmes. Elle murmure quelque chose à ma mère mais lui indique du geste de ne rien dire à personne. Tous ont peur de nommer à voix haute ce qui est en train d'arriver, même quand tout le monde est au courant : des informations ont filtré. Les gens ne veulent pas se faire traiter de provocateurs. De semeurs de panique. Ça, c'est plus effrayant que la guerre. Cette peur des gens... C'est du moins l'impression qu'il m'en reste aujourd'hui... Et puis, personne n'y croyait, bien sûr ! Allons donc ! Nos armées étaient aux frontières, nos Guides au Kremlin. La défense du pays était assurée, l'ennemi ne mettrait pas le pied chez nous ! Je le pensais vraiment, à l'époque. Je faisais partie des pionniers...

On est rivé à la radio. On attend le discours de Staline. On a besoin d'entendre sa voix. Mais Staline reste muet. Plus tard, c'est Molotov qui parle... Tout le monde écoute. Molotov dit : « C'est la guerre. » N'empêche que les gens n'y croient pas. Où est Staline ?

Raid aérien sur la ville... Des dizaines d'avions inconnus. Avec des croix dessinées dessus. Ils nous bouchent le ciel, nous cachent le soleil. Affreux ! Les bombes pleuvent. Des explosions, tout le temps. Ça pète de partout. On se dit que c'est un cauchemar... que ça n'est pas vrai... A l'époque, je n'étais pas si petit, je me rappelle bien ce que je ressentais. La peur qui s'insinue dans tout le corps... dans tous les mots... toutes les pensées. On sort en courant de la maison, on fonce au hasard dans les rues... J'ai l'impression qu'il n'y a plus de ville, rien que des ruines. De la fumée. Des flammes. Quelqu'un dit qu'il faut filer au cimetière, qu'ils ne le bombarderont pas. A quoi ça leur servirait de balancer des bombes sur les morts ? Il y a dans notre quartier un grand cimetière juif, avec de vieux arbres. Les gens s'y précipitent, des milliers de personnes. Serrées, tassées contre les pierres funéraires, planquées derrière les tombes...

On est resté là, ma mère et moi, jusqu'à la nuit. Autour de nous, personne ne prononçait le mot « guerre », on n'entendait que : « provocation ». Celui-là, tous le répétaient. On disait encore que nos troupes allaient aussitôt passer à l'offensive. Ordre de Staline. Et on y croyait...

Seulement, la nuit durant, les sirènes hurlent dans les usines des faubourgs de Minsk...

Les premiers morts...

La première victime que je vois... c'est un cheval. Juste après : une femme... Ça m'étonne. Je me figurais qu'à la guerre on ne tuait que des hommes...

Je me réveille, un matin, je veux sauter de mon lit, puis il me revient que c'est la guerre et je referme les yeux. Je refuse d'y croire...

Ça ne canarde plus. Tout est calme, plusieurs jours durant. Soudain, ça s'anime. On voit passer, par exemple, un homme tout blanc des pieds à la tête. Couvert de farine. Portant sur son dos un sac blanc. Un autre court et, de ses poches, tombent des boîtes de conserves. Il a les bras chargés : bonbons, paquets de tabac... Un troisième tient précautionneusement devant lui un bonnet de fourrure empli de sucre... Ou une casserole pleine de sucre... Indescriptible ! L'un traîne une pièce de tissu, un autre est tout enveloppé d'indienne bleue. Ou rouge... C'est comique à voir mais personne ne rit. On a simplement bombardé les entrepôts de vivres. Un grand magasin, aussi, à côté de chez nous. Les gens se sont précipités sur tout ce qui restait. A l'usine de sucre, plusieurs se sont noyés dans les cuves de mélasse. Affreux ! La ville entière grignote des graines de tournesol. On a dû en trouver un stock. Sous mes yeux, une femme fonce au magasin. Elle n'a rien, ni sac ni filet à provisions. Alors, elle retire sa combinaison... ses culottes... et les remplit de gruau de sarrasin. Qu'elle traîne ensuite péniblement... Le tout, sans une parole. En ces instants, les gens ne sont guère enclins à faire la conversation...

Le temps que j'appelle ma mère, il ne restait que de la moutarde. Des pots jaunes. « Ne touche à rien », m'a-t-elle imploré. Plus tard, elle m'a avoué qu'elle avait honte

parce que, toute sa vie, elle m'avait éduqué autrement. Par la suite, quand nous crevions de faim et évoquions ces jours, nous n'avions pas de regrets. Elle était comme ça, ma mère !

A travers la ville, par toutes nos rues, des soldats allemands déambulent tranquillement. Ils filment tout... Rient... Avant la guerre, à l'école, on s'amusait à dessiner des Boches. On leur faisait de grandes dents. Des crocs. Mais ceux-là sont jeunes, séduisants. Avec de belles grenades dans la tige de leurs bottes solides. Ils jouent de l'harmonica. Rigolent avec les jolies filles de chez nous...

Un Allemand, déjà âgé, traîne une caisse. Elle est lourde. Il m'appelle et, du geste, me demande de l'aider. La caisse est munie de poignées que nous saisissons tous les deux. Le travail achevé, l'Allemand me tape sur l'épaule et tire de sa poche un paquet de cigarettes. Tiens, pour ta peine !

Je rentre chez moi, impatient, m'installe à la cuisine, allume une cigarette. Je n'entends pas claquer la porte ni entrer ma mère :

« Tu fumes ?

— Hu-um...

— D'où tu sors ces cigarettes ?

— C'est les Allemands...

— Tu fumes, et en plus des cigarettes ennemies ! C'est de la trahison. »

Ce fut ma première et dernière cigarette...

Un soir, maman est venue s'asseoir à côté de moi :

« Je ne supporte pas de les voir ici, tu comprends ? »

Dès les premiers jours, elle voulait se battre. On a décidé de chercher un réseau de résistants, on était sûr qu'il y en avait. Absolument sûr !

« Je t'aime plus que n'importe qui au monde, a dit maman. Mais, tu me comprends ? Et, s'il nous arrive malheur, tu me pardonneras ? »

Là, je suis littéralement tombé amoureux de ma mère. A compter de ce jour, je lui ai obéi sans faillir. Et cela m'est resté pour la vie...

« Grand-Mère priait...
Elle demandait que mon âme revienne. »

**Natacha Golik, cinq ans.
Correctrice.**

J'ai appris à prier... J'y repense souvent : c'est pendant la guerre, que j'ai appris à prier.

On nous avait annoncé : c'est la guerre. Moi, à cinq ans, ça ne me disait rien, bien sûr. La peur, je ne savais pas ce que c'était. C'est pourtant à cause d'elle, la peur, que je me suis endormie pour de bon. Deux jours, que ça a duré ! Deux jours, étendue, inerte, comme une poupée. Tout le monde me croyait morte. Ma mère pleurait, ma grand-mère, elle, priait. Elle a prié, deux jours et deux nuits d'affilée.

J'ai ouvert les yeux, et la première chose dont je me souviens, c'est la lumière. Une lumière très, très forte, incroyable ! Qui faisait mal. Ensuite, j'entends une voix. Je la reconnais : c'est celle de ma grand-mère. Elle est devant l'icône et prie. Je l'appelle : « Grand-Mère... Grand-Mère... » Elle ne bronche pas. Elle ne peut pas croire que c'est moi qui l'appelle. Pourtant, je suis bien réveillée... Yeux grands ouverts.

Par la suite, je lui ai demandé :

« Tu disais quoi dans tes prières, Grand-Mère, quand j'étais en train de mourir ?

— Je demandais que ton âme revienne. »

Un an plus tard, Grand-Mère est morte. Entre-temps, j'avais appris à prier. J'ai demandé dans mes prières que son âme revienne.

Mais elle n'est pas revenue...

« Ils gisaient, tout roses, parmi les cendres... »

Katia Korotaïeva, treize ans.
Ingénieur hydraulique.

Je parlerai de l'odeur... L'odeur de la guerre.

Avant la guerre, j'avais fait six ans d'école. A l'époque, le système voulait qu'on passe tous des examens à partir de la quatrième année. Voici donc les examens terminés. C'est le mois de juin qui, tout comme le mois de mai, est froid en cette année 41. Alors que, d'habitude, les lilas fleurissent en mai, là, il nous faut attendre la mi-juin. C'est ainsi que, pour moi, le début de la guerre est encore associé au parfum des lilas. Du merisier, aussi... Deux plantes qui, dans la perception que j'en ai, sentent toujours la guerre.

Nous vivions à Minsk. C'est là que je suis née. Mon père dirigeait la musique militaire. J'allais avec lui aux défilés. J'avais deux grands frères. Étant la petite dernière, une fille par-dessus le marché, j'étais chouchoutée et gâtée par toute la famille.

Nous avions devant nous l'été, la perspective des vacances. Tout ça était très excitant. J'étais sportive, je faisais de la natation à la Maison de l'Armée. Tout le monde m'enviait pour ça. Même les garçons de ma classe. Moi, j'étais drôlement fière de bien savoir nager. Le 22 juin, un dimanche, devait avoir lieu l'inauguration du Lac des Jeunesses communistes. Son aménagement avait pris un temps fou... jusqu'à notre école qui avait participé pour ça à des samedis communistes¹. J'étais fermement décidée à être dans les premières à m'y baigner. Normal, non ?

Le matin, nous achetions toujours des petits pains chauds. C'est moi qui en étais chargée. En chemin, ce jour-là, j'ai croisé une amie qui m'a annoncé que la guerre avait éclaté. Il y avait plein de jardins dans notre rue, les maisons étaient noyées de fleurs. Je me suis dit : « Quelle guerre ? Qu'est-ce qu'elle a été inventer ? »

Chez nous, Papa était en train d'allumer le samovar. Je n'ai pas eu le temps de lui raconter quoi que ce soit, que déjà les voisins accouraient. Un mot était sur toutes les lèvres : « La guerre ! La guerre ! » Le lendemain, à sept heures, l'ordre de mobilisation de mon frère aîné est arrivé. Dans la journée, il a fait un saut à son travail, il a réglé ses affaires et demandé son compte. Il a apporté sa paie à la maison et a dit à Maman : « Je pars au front. Là-bas, je n'aurai besoin de rien. Tiens, tu offriras un manteau neuf à Katia. » Moi, j'allais entrer dans les grandes classes et je rêvais d'un manteau bleu, avec un col d'astrakan gris. Mon frère le savait bien...

Je n'ai jamais oublié qu'en partant pour le front, il avait voulu me payer un manteau. Nous vivions modestement, le budget familial était serré. Mais ma mère me

¹ Samedis durant lesquels la population était appelée à prendre part, bénévolement, à des travaux d'intérêt général.

l'aurait acheté, ce manteau, puisque mon frère le lui avait demandé. Elle n'en a pas eu le temps...

A Minsk, les bombardements ont commencé. On a déménagé, avec Maman, dans la cave des voisins. J'avais une petite chatte que j'adorais, très peureuse : elle ne quittait jamais notre cour. N'empêche qu'aux premiers bombardements, quand j'ai couru chez les voisins, elle m'a suivi. Je voulais qu'elle retourne chez nous. Rien à faire, elle ne me lâchait pas ! Sans doute qu'elle avait peur de rester seule, elle aussi... Les bombes allemandes tombaient avec un bruit particulier. J'étais une enfant assez musicienne et ces sons me faisaient un effet terrible. Tellement, même, que j'en avais les mains moites. Il y avait avec nous dans la cave un petit garçon du voisinage, âgé de quatre ans. Il ne pleurait pas pendant les bombardements. Simplement, ses yeux devenaient très, très grands.

D'abord, des maisons isolées ont brûlé. Puis, la ville entière a pris feu. Regarder un feu de bois, on aime tous ça, mais quand une maison est en flammes, ça fait peur. Là, l'incendie était partout, la fumée emplissait le ciel et les rues. Et, par endroits, cette lumière insoutenable... le feu... Je revois trois fenêtres ouvertes d'une maison en bois, avec, sur le rebord, de somptueux cactus. La maison avait été désertée par ses occupants mais les cactus fleurissaient. On avait l'impression que c'étaient des flammes vives, et non des fleurs rouges. Oui, les fleurs brûlaient...

Ç'a été le sauve-qui-peut.

Sur les routes, les villageois nous donnaient du pain et du lait, ils n'avaient rien d'autre. Et nous n'avions pas d'argent. J'avais quitté la maison avec un châle léger, Maman, elle, Dieu sait pourquoi, était en manteau chaud, chaussée d'escarpins à hauts

talons. On nous donnait à manger comme ça, pour rien, personne ne parlait jamais d'argent. Il y avait des flots de réfugiés.

Ensuite, quelqu'un a prévenu que la route était coupée par les motocyclistes allemands. On a donc repris notre fuite en sens inverse, repassant par les mêmes villages, retrouvant les mêmes braves paysannes et leurs mêmes cruches de lait. On a fini par arriver dans notre rue... Quelques jours plus tôt, tout était vert et fleuri, à présent tout était calciné. Il ne restait même plus rien des tilleuls séculaires. Tout avait été réduit en une sorte de sable jaune. La terre noire et fertile où tout poussait avait disparu, ne laissant que ce sable jaune, jaune... Rien que du sable. On se serait cru au bord d'une tombe fraîchement creusée.

Il y avait aussi les hauts-fourneaux des usines, à présent chauffés à blanc par la fournaise. Plus rien de familier... La rue était en cendres. Des grands-mères et des grands-pères avaient été la proie des flammes, ainsi que de nombreux petits enfants qui n'étaient pas partis avec les autres : on pensait que l'ennemi n'oserait pas s'attaquer à eux. Le feu n'avait épargné personne. On faisait quelques pas et on voyait un cadavre noirci : donc, c'était un vieillard calciné. Et si, de loin, on apercevait une petite chose rose, c'était un enfant : ils gisaient, tout roses, parmi les cendres...

Maman a ôté son foulard et m'en a couvert les yeux. On est allé comme ça jusqu'à l'endroit où se trouvait notre maison. Il n'y avait plus de maison. On a été accueilli par notre chatte, miraculeusement rescapée. Elle s'est serrée contre moi, rien d'autre. Personne ne pouvait prononcer un mot. La chatte ne miaulait pas, elle est restée muette plusieurs jours. Muets, on l'était tous.

Puis j'ai vu les premiers nazis ou, plutôt, je les ai entendus : ils portaient tous des bottes ferrées qui résonnaient très fort. Elles claquaient sur le pavé de nos rues. Et moi, il me semblait que, lorsque ces hommes marchaient, la terre elle-même avait mal.

Les lilas, pourtant, étaient si beaux, cette année-là. Les merisiers aussi...

« Je veux toujours ma maman... »

**Zina Kossiak, huit ans.
Coiffeuse.**

L'année 41...

Je venais de terminer ma première année d'école et mes parents m'avaient envoyée pour l'été au camp de pionniers de Gorodichtché, près de Minsk. Je suis arrivée, je me suis baignée une fois et, deux jours plus tard, c'était la guerre. On a entrepris de nous évacuer du camp. On nous a mis dans un train et on est parti. Des avions allemands nous survolaient et nous, on criait : « hurra ! » On ne pouvait pas imaginer que ce n'étaient pas les nôtres. Jusqu'au moment où ils ont lâché des bombes... Alors, toutes les couleurs, toutes les teintes ont disparu. Un mot nouveau est apparu : « mort », un mot incompréhensible, que tous répétaient. Et Papa et Maman qui n'étaient pas là !...

Au moment de quitter le camp, chacun de nous avait reçu un petit quelque chose, dans une taie d'oreiller : du gruau, du sucre... Les plus petits n'avaient pas été oubliés, personne n'était parti les mains vides. On avait voulu emporter le plus de

ravitaillement possible, et on prenait grand soin de ce qu'on avait. Seulement, dans le train, on a vu des soldats blessés. Ils gémissaient, tellement ils avaient mal, et on avait envie de tout leur donner. On appelait ça : « nourrir les papas ». Car tout homme en uniforme était pour nous un « papa ».

On nous a dit qu'il y avait eu le feu à Minsk, que toute la ville avait brûlé, que les Allemands s'y trouvaient déjà et qu'on se dirigeait vers l'arrière, là où il n'y avait pas de guerre.

Le voyage a duré plus d'un mois. On nous envoyait vers une ville mais, quand on y arrivait, on ne pouvait pas y rester parce que les Allemands étaient déjà tout proches. C'est comme ça qu'on est allé jusqu'en Mordovie.

C'était un très bel endroit, avec plein d'églises. Les maisons étaient basses et les églises hautes. On ne savait pas où dormir, alors on s'est couché dans la paille. Et quand ç'a été l'hiver, on n'avait qu'une paire de souliers pour quatre. Ensuite, on n'a plus eu rien à manger. On n'était pas les seuls à avoir faim, nous autres de la maison d'enfants, tout le monde était dans le même cas parce qu'on donnait tout pour le front. Un jour, on a sonné la cloche du déjeuner mais on n'avait vraiment plus rien à se mettre sous la dent. Les monitrices et le directeur étaient là, à la cantine, à nous regarder, et ils avaient les yeux pleins de larmes. On avait un cheval, Maïka. Il était vieux et tellement gentil, on l'utilisait pour aller chercher l'eau. Le lendemain, on a abattu Maïka. Et on a distribué à chacun d'entre nous de l'eau et un tout petit bout de Maïka... Sans nous dire ce que c'était : on n'aurait pas pu l'avalier. Et puis quoi encore ? C'était l'unique cheval de notre maison d'enfants. Il y avait aussi deux chats faméliques. De vrais squelettes ambulants ! Une fameuse chance, on a pensé par la

suite, quand on a été au courant pour Maïka : maigres comme ils étaient, ces pauvres chats, on n'aurait pas à les manger.

On avait tous des ventres énormes. Moi, je pouvais avaler un seau entier de soupe sans être rassasiée, parce ça n'était que de l'eau. On m'en versait, en veux-tu en voilà, je n'en avais jamais assez. C'est la nature qui nous sauvait, on était des genres de ruminants. Au printemps, dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de la maison d'enfants, il n'y avait pas un seul arbre en fleur : on avait liquidé tous les bourgeons, arraché la jeune écorce. On mangeait de l'herbe, tout ce qui poussait jusqu'au moindre brin. On nous avait donné des sortes de cabans dans lesquels on avait aménagé des poches. On les remplissait d'herbe, on en avait toujours sur nous, à mâchonner. L'été, on s'en sortait à peu près mais, l'hiver, ça devenait très difficile. Les petits – on était une quarantaine – étaient à part des autres. Chaque nuit, c'étaient des pleurs, des hurlements. On appelait nos parents. Les moniteurs et les instits évitaient de prononcer devant nous le mot « maman ». Ils nous racontaient des histoires, choisissant des livres où ce mot ne figurait pas. Il suffisait que quelqu'un le laisse échapper pour que ce soient aussitôt des hurlements. On ne pouvait plus nous calmer.

J'ai repris l'école en première année. Ça s'était fait comme ça : j'avais fini ma première année à Minsk, avec les félicitations. Mais quand, à la maison d'enfants, on nous avait demandé qui devait repasser les examens, j'avais dit : « moi ! » parce que je pensais que j'aurais de nouveau des félicitations. En troisième année, je me suis enfuie de la maison d'enfants pour aller chercher ma mère. C'est pépé Bolchakov qui m'a trouvée, affamée et sans forces, dans la forêt. Je lui ai raconté que je venais de la maison d'enfants et il m'a gardée chez lui. Il vivait seul avec sa femme. Auprès d'eux,

j'ai repris des forces et j'ai bientôt pu les aider : je ramassais l'herbe, je sarclais les pommes de terre, je faisais tout. On avait du pain à manger, mais fabriqué de telle sorte qu'on avait l'impression que ce n'était pas vraiment du pain. Il avait un goût amer. On mélangeait à la farine tout ce qui pouvait se moulinier : de l'arroche, des fleurs de noisetier, des patates. Aujourd'hui encore, je ne peux rester indifférente à une bonne herbe grasse et je me bourre de pain. Je n'en suis jamais rassasiée... Des dizaines d'années après...

C'est bizarre, tous ces souvenirs... J'en ai encore des tas...

Je me rappelle une petite fille devenue folle qui avait réussi à se faufiler dans un potager. Elle avait repéré un petit terrier et y guettait une souris. Elle aussi, avait faim. Je revois son visage et même son sarafane¹. Une fois, je suis allée lui parler et elle m'a raconté... pour la souris... Alors, je suis restée avec elle, à guetter...

J'ai passé la guerre à attendre et à répéter que quand ce serait terminé, on attellerait le cheval, avec pépé, et on irait chercher Maman. Des évacués passaient parfois. Je demandais à tout le monde : « Vous n'avez pas vu ma maman ? » Ils étaient nombreux, si nombreux même, que dans chaque maison, il y avait en permanence une marmite de soupe d'ortie toute chaude. Si des gens débarquaient, ils pouvaient au moins avaler quelque chose. On n'avait rien d'autre à offrir. Mais la marmite de soupe était toujours là, dans toutes les maisons. Ça, je m'en souviens. C'est moi qui cueillais les orties.

La guerre a pris fin... J'attends un jour, deux, personne ne vient me chercher. Maman ne se montre pas. Pour Papa c'est différent, je sais qu'il est à l'armée. Je

¹ Petite robe dont la taille n'est pas marquée.

patiente encore deux semaines, mais je n'en peux plus. Je me faufile dans un train, me planque sous une banquette, et en route ! Vers quelle destination ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je pensais – je raisonnais encore comme un enfant – que tous les trains allaient à Minsk. Et j'étais sûre que maman m'y attendait ! Papa nous rejoindrait ensuite... en héros ! Avec plein de médailles et de décorations.

Ils avaient été tués dans les bombardements... Plus tard, les voisins m'ont raconté : ils étaient partis tous deux me chercher. Ils s'étaient précipités à la gare...

J'ai aujourd'hui cinquante et un ans, je suis mère de famille. Il n'empêche que je veux toujours ma maman...

« De si beaux jouets allemands... »

**Thaïs Nasvetnikova, sept ans.
Institutrice.**

À la veille de la guerre...

Comment je me revois ?... C'était bien : le jardin d'enfants, les matinées enfantines, notre cour d'immeuble. Les copains, les petites amies. Je lisais beaucoup, j'avais peur des vers de terre et j'aimais les chiens. Nous habitons Vitebsk, mon père travaillait à la Direction du bâtiment. Mon meilleur souvenir d'enfance ? Quand mon père m'a appris à nager dans la Dvina.

Ensuite, il y a eu l'école dont je garde ces images : un très grand escalier, un mur transparent, en verre, et beaucoup, beaucoup de soleil et de joie. Le sentiment que la vie est une fête...

Dès les premiers jours de la guerre, Papa est parti pour le front. Je revois nos adieux à la gare. Il voulait à toute force convaincre Maman qu'à eux tous, ils auraient tôt fait de repousser les Allemands mais que nous devions quand même être évacuées. Maman ne comprenait pas pourquoi. Si nous restions chez nous, il nous retrouverait

plus vite. Tout de suite, en fait... Moi, je répétais sans arrêt : « Mon petit papa, tu reviendras bientôt, hein ? Mon petit papa... »

Papa est parti, et nous aussi, quelques jours plus tard. Tout le temps du voyage, notre train a été bombardé : c'était facile, les convois pour l'arrière se suivaient, à cinq cents mètres de distance. On n'avait que le strict minimum : Maman une robe légère en satin à pois blancs, moi un sarafane d'indienne rouge, à fleurs. Les adultes disaient que le rouge se voyait très bien d'en haut et, au moindre raid, tout le monde plongeait dans les buissons ; quant à moi, on me recouvrait avec ce qu'on avait sous la main, pour que mon sarafane n'attire pas trop l'œil. Sans ça, j'étais comme une lanterne...

On buvait l'eau des mares et des fossés. Les gens commençaient à avoir de sérieux troubles intestinaux. J'ai été malade, moi aussi... Trois jours et trois nuits sans reprendre conscience... Plus tard, Maman m'a raconté comment j'avais été sauvée. Alors que nous étions arrêtés à Briansk, un convoi militaire est arrivé sur la voie d'à-côté. Ma mère avait vingt-six ans, elle était très jolie. Nous avons été immobilisés longtemps. Maman est sortie du wagon et un officier du train voisin lui a fait un compliment. Elle lui a répondu : « Laissez-moi tranquille, je ne supporte pas vos sourires, ma fille est en train de mourir. » C'était un médecin militaire. Il a bondi dans notre wagon, m'a examinée, a appelé un de ses camarades : « Apporte du thé en vitesse, des biscuits et de la belladone ! » Et voilà, ce sont ces biscuits de l'armée, un litre de thé fort et quelques comprimés de belladone qui m'ont sauvé la vie...

Tandis que nous faisons route vers Aktioubinsk, tout notre train est tombé malade. Nous, les gosses, on nous interdisait d'aller là où on mettait les morts, les tués, on nous épargnait ce spectacle. Ça ne nous empêchait pas d'entendre des choses : à tel

endroit, on en avait mis tant à la fosse, et tant à tel autre... Maman arrivait, toute pâle, elle avait les mains qui tremblaient. Moi, je n'arrêtais pas de demander : « Ils sont où, tous ces gens ? »

Je ne me rappelle aucun paysage ; ça m'étonne, parce que j'aimais la nature. Je ne revois que les buissons où nous nous cachions. Des combes, aussi. On aurait dit qu'il n'y avait pas de forêt, rien que de la plaine, un désert. Une fois, j'ai eu la peur de ma vie. Après ça, je ne craignais plus aucun bombardement. Personne ne nous avait dit que le train allait s'arrêter dix minutes, un quart d'heure. Une courte halte. Tout à coup, il est reparti et... je me suis retrouvée seule. Je ne sais plus qui m'a attrapée. On m'a littéralement jetée dans un wagon, mais ce n'était pas le nôtre... C'était l'avant-dernier, je crois. Là, pour la première fois, j'ai eu vraiment peur de rester toute seule, peur que maman s'en aille sans moi. Tant qu'elle était près de moi, je n'avais peur de rien. Là, j'étais muette de terreur. Et, jusqu'à ce que Maman arrive en courant, jusqu'à ce qu'elle me prenne dans ses bras, je n'ai pas ouvert la bouche, personne n'a pu tirer un mot de moi. Maman était tout mon monde. Mon univers. Au point que, quand j'avais mal quelque part, il suffisait qu'elle me prenne par la main pour que j'aille mieux. La nuit, je dormais tout contre elle, plus je me serrais, moins j'avais peur. Avec maman à proximité, j'avais l'impression que tout était comme avant, à la maison ; il suffisait alors de fermer les yeux, et il n'y avait plus de guerre. Maman, toutefois, n'aimait pas parler de la mort. Et moi, je n'arrêtais pas de poser des questions...

D'Aktioubinsk, on est allé à Magnitogorsk où vivait le frère de Papa. Avant la guerre, il avait une grande famille, avec plein d'hommes. Quand nous sommes

arrivées, il n'y avait plus que des femmes. Les hommes étaient tous à la guerre. A la fin de 41, on a reçu deux avis de décès : les fils de mon oncle...

De cet hiver-là, je me rappelle aussi l'épidémie de varicelle qui a frappé mon école. Et je revois mon pantalon rouge... Avec ses tickets de rationnement, Maman avait pu dénicher un coupon de bayette bordeaux dont elle m'avait fait un pantalon. A l'école, tout le monde se moquait de moi : « cul rouge, cul rouge ! » Ça me vexait terriblement. Juste après, on a eu des tickets pour des caoutchoucs. Je les ficelais comme je pouvais et je me baladais comme ça. Ça frottait, j'avais des ampoules et il fallait que je mette un genre de semelle pour y remédier. L'hiver était si froid cette année-là que j'avais toujours les mains et les pieds gelés. A l'école, le chauffage tombait souvent en panne, dans les classes il y avait de la glace par terre et on faisait des glissades entre les pupitres. On ne quittait pas nos manteaux ni nos moufles, on prévoyait juste un trou pour tenir le porte-plume. Je me souviens que tout le monde lisait... Énormément... Je n'ai jamais vu ça... On a épuisé la bibliothèque pour enfants et adolescents. Alors, on nous a autorisés à lire des livres pour les grands. Les autres filles avaient la frousse, même les garçons n'aimaient pas trop : ils sautaient les pages où il était question de morts. Moi, je les lisais...

La neige s'est mise à tomber, à tomber... Les enfants se sont précipités au-dehors pour faire un bonhomme de neige. Moi, je me demandais comment il était possible de faire des bonhommes de neige, alors que c'était la guerre.

Les grands écoutaient tout le temps la radio, ils ne pouvaient pas s'en passer. Pareil pour nous. On fêtait le moindre coup de feu à Moscou, on « vivait » littéralement toutes les informations : où en était le front ? La résistance ? Les

partisans ? Des films passaient sur la bataille de Stalingrad ou de Moscou. On les voyait quinze, vingt fois. Il arrivait qu'il y ait trois projections de suite : on n'en manquait aucune. Ça avait lieu à l'école, il n'y avait pas de salle de cinéma spéciale. La séance se déroulait dans le couloir, nous, on était assis par terre. On restait comme ça deux, trois heures. J'étais fascinée par la mort. Ma mère me grondait pour ça. Elle allait voir des médecins, leur demandait pourquoi j'étais ainsi... pourquoi je m'intéressais à des trucs qui n'étaient pas de mon âge. Et comment faire pour que je change...

Je me suis remise à lire des contes... Des contes pour enfants. Mais, là encore, qu'est-ce qui se passait ? Ça se massacrait... Le sang coulait... Pour moi, c'était une découverte...

Fin 44... Je vois les premiers prisonniers allemands. Ils marchent, formant une large colonne. Ce qui me frappe le plus, c'est que les gens s'approchent pour leur donner du pain. Je suis si effarée que je file trouver ma mère à son travail : « Pourquoi il y a des gens qui donnent du pain aux Allemands ? » Ma mère ne répond rien, elle se met juste à pleurer.

C'est là, aussi, que j'ai vu mon premier mort, en uniforme allemand. Il avait marché, marché dans la colonne et, tout à coup, il est tombé. La colonne s'est arrêtée un instant, puis elle est repartie. On a posté à côté de lui un de nos soldats. Moi, j'ai foncé : je voulais regarder la mort de près... On était tellement content, chaque fois que la radio parlait des pertes allemandes !... Mais tout ce que j'ai vu, c'est quelqu'un qui avait l'air de dormir... Il n'était même pas couché, juste assis, ratatiné, la tête inclinée vers l'épaule. Je ne savais pas si je devais le haïr ou le plaindre. C'était

l'ennemi. Notre ennemi ! Je ne me rappelle plus s'il était jeune ou vieux, il avait l'air si fatigué. C'est pour ça que j'avais du mal à le détester. Ça aussi, j'en ai parlé à maman. Et elle s'est remise à pleurer.

Le 9 mai, on a été réveillé par quelqu'un qui hurlait. Il était très tôt. Maman est allée aux nouvelles, elle est revenue en courant, complètement retournée : « La victoire ! Est-ce possible ? » C'était tellement extravagant : la guerre était finie, une si longue guerre. Les uns pleuraient, d'autres riaient, d'autres encore criaient. Ceux qui avaient perdu des proches pleuraient, mais ils se réjouissaient quand même parce que c'était la victoire. On s'est tous réunis dans un appartement, apportant, qui une poignée de sarrasin, qui quelques pommes de terre, qui des betteraves. Jamais je n'oublierai ce jour. Ou plutôt, ce matin... Dans la soirée, ce n'était déjà plus pareil...

Pendant la guerre, bizarrement, tout le monde parlait doucement, j'avais toujours l'impression qu'on chuchotait. Là, brusquement, on donnait de la voix. Nous, les enfants, on était tout le temps avec les grands, qui nous gâtaient, nous dorlotaient, puis nous mettaient dehors : « Allez faire un tour, c'est la fête ! », avant de nous rappeler auprès d'eux. Jamais nous n'avons été autant embrassés, cajolés que ce jour-là.

N'empêche, j'ai de la chance, parce que mon père est rentré vivant de la guerre. Il me rapportait de beaux jouets. Des jouets allemands. Je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait exister de si beaux jouets allemands...

Avec mon père aussi, j'ai essayé de parler de la mort. Des bombardements, quand nous avons été évacuées, avec maman. De comment, de part et d'autre de la voie, il y avait des soldats à nous, morts. Le visage masqué par des branches. Et des mouches qui bourdonnaient tout autour... Des nuées de mouches. Je lui ai parlé de l'Allemand

mort... Et du père d'une de mes amies qui était rentré de la guerre et mort quelques jours après. D'une maladie de cœur. C'était inconcevable : mourir à la fin de la guerre, alors que tout le monde était si content !

Mais Papa restait muet...

« Une poignée de sel,
voilà tout ce qui restait de notre maison... »

**Micha Mayorov, cinq ans.
Docteur en agronomie.**

Pendant la guerre, j'aimais les rêves que je faisais, la nuit... J'aimais rêver de la paix, de la vie que nous menions avant-guerre.

Mon premier rêve...

Grand-Mère a fini son ménage... Moi, je n'attendais que ça. La voici qui rapproche la table de la fenêtre, elle y étend du tissu, le recouvre d'ouate, pose par-dessus un autre morceau de tissu et entreprend de piquer une nouvelle couverture. J'ai aussi ma part de travail : Grand-Mère fixe un des côtés de la couverture avec des petits clous auxquels elle attache des cordons qu'elle a d'abord frottés à la craie. Moi, je tire à l'autre bout : « Vas-y, Michenka, plus fort ! » m'encourage-t-elle. Alors, je tire. Elle lâche, et paf ! on a une rayure à la craie sur le satin rouge ou bleu foncé. Les raies s'entrecroisent, ça fait des petits losanges le long desquels courent des piqûres de fil noir. Opération suivante : Grand-Mère dispose des bouts de papiers découpés (aujourd'hui, on appelle ça des pochoirs) et un dessin apparaît sur le bâti de la

couverture. C'est drôlement joli et intéressant. Grand-Mère a des doigts de fée, pour les chemises elle n'a pas sa pareille, surtout les cols. Sa machine à coudre Singer continue de fonctionner même quand je dors. Et quand mon grand-père dort aussi.

Deuxième rêve...

Grand-Père fait le cordonnier. Là aussi, j'ai ma part de travail : je dois affûter les chevilles de bois. A présent, toutes les semelles sont fixées par des clous métalliques, mais ça rouille et la semelle ne tient pas longtemps. Peut-être qu'à l'époque, aussi, c'étaient des clous métalliques, mais moi, je revois du bois. Dans une vieille bille de bouleau bien lisse, il fallait découper des cercles à la scie, les mettre à sécher sous l'auvent, puis les débiter en petits morceaux d'environ trois centimètres d'épaisseur et d'une dizaine de centimètres de longueur, qu'on faisait sécher eux aussi. A partir de ces petits bouts de bois, il était aisé de fabriquer des têtes de chevilles de deux ou trois millimètres d'épaisseur. Le ciseau du cordonnier est drôlement affûté et il n'est pas bien compliqué de tailler ces petits disques : on prend appui sur l'établi et, tchic d'un côté, tchac de l'autre, ça devient une cheville. Ensuite, à l'aide de son allène de cordonnier, Grand-Père perce un trou dans la semelle de la botte, il enfonce une cheville... Un coup de son petit marteau, et hop ! la cheville est en place. On en met sur deux rangées, de ces chevilles, c'est plus joli et, bien sûr, autrement plus résistant : tout secs, les petits clous de bouleau gonflent sous l'effet de l'humidité et tiennent encore plus solidement la semelle, qui ne risque pas de se détacher avant d'être complètement usée.

Grand-Père recousait aussi les bottes de feutre ou, plutôt, il en doublait la semelle et on pouvait les porter telles quelles, sans caoutchoucs. Ou encore, il renforçait de

cuir l'arrière de la botte de feutre, pour que ça ne frotte pas trop dans les caoutchoucs. Moi, mon travail c'était de tordre le fil de lin, de l'enduire de poix, de passer le ligneul à la cire et de l'enfiler dans l'aiguille. Seulement, une aiguille de cordonnier, c'était précieux, c'est pourquoi Grand-Père utilisait le plus souvent une soie, une soie ordinaire de sanglier. Le sanglier, ça n'était pas obligatoire, mais les autres poils étaient moins durs. Des soies, Grand-Père en avait tout un bouquet. On pouvait s'en servir pour coudre les semelles ou pour fixer une petite pièce à un endroit malcommode : la soie était souple et se glissait partout.

Troisième rêve...

Des grands montent un théâtre dans une grange voisine. Dans la pièce, il est question de gardes-frontières et d'espions. Le billet est à dix kopecks mais je n'ai pas le sou et on me refuse l'entrée. Je me mets à hurler : je veux, moi aussi, « voir la guerre ». En douce, je risque un coup d'œil dans la grange : les « gardes-frontières » ont de vrais uniformes. Le spectacle est époustouflant...

Ensuite, mes rêves s'interrompent...

Je ne tarde pas à voir de vrais uniformes chez nous... Grand-Mère donne à manger à des soldats fatigués et couverts de poussière, qui disent : « Les Boches arrivent ! » Je ne lâche plus ma grand-mère : « Ils sont comment, les Boches ? »

On charge des balluchons dans une télègue et on m'installe par-dessus... Nous partons je ne sais où... Puis nous rentrons... Les Allemands sont chez nous ! Ils ressemblent à nos soldats, simplement, leur uniforme est différent et ils rigolent tout le temps. A présent, avec Maman et Grand-Mère, on vit derrière le poêle ; Grand-Père, lui, est à la grange. Grand-Mère ne pique plus de couvertures, Grand-Père ne fait plus

le cordonnier. Un jour, j'écarte le rideau : dans le coin près de la fenêtre, un Allemand, avec des écouteurs, tripote les boutons d'une radio. On entend de la musique, puis, très nettement, du russe... Pendant ce temps, un autre Allemand se fait une tartine de beurre. Il m'aperçoit, me brandit son couteau sous le nez. Je lâche aussitôt le rideau et ne sors plus de derrière le poêle.

Devant notre maison passe un homme que l'on emmène, vêtu d'une vareuse brûlée ; il va, pieds nus, les mains attachées par du fil de fer barbelé. Il est tout noir... Je le revois un peu plus tard, pendu près du soviet rural. Il paraît que c'était un de nos aviateurs. La nuit, je rêve de lui. Dans mon rêve, il est pendu dans notre cour...

Souvenir de ce temps... tout m'apparaît en noir : les tanks, les motos, les soldats allemands dans leurs uniformes. Je ne suis pas certain que ce soit la réalité mais c'est comme ça que je me le rappelle. Comme ça que c'est resté gravé dans ma mémoire... Un film en noir et blanc... A l'époque, je n'allais pas encore à l'école, mais je savais lire et compter. Je comptais les tanks, il y en avait beaucoup, tellement, même, que la neige devenait noire.

...On m'emmitoufle dans un truc noir, lui aussi, et nous partons nous cacher dans les marais. Tout un jour et toute une nuit. La nuit est froide. Des oiseaux inconnus poussent des cris terribles. La lune semble éclairer très fort. Ça fait peur ! Si les bergers allemands nous voyaient ou nous entendaient ? Leurs aboiements rauques résonnent parfois. Au matin, on reprend le chemin de la maison. J'ai hâte de rentrer. Tout le monde veut rentrer au chaud. Mais il n'y a plus de maison, rien qu'un amas de tisons fumants. Tout est calciné... Près de ce gigantesque foyer, nous trouvons au milieu des cendres une boule de sel : on la gardait près du four. Nous récupérons

soigneusement le sel, puis de la terre mêlée de sel, et nous versons le tout dans un pot.

C'est tout ce qui reste de notre maison.

Grand-Mère ne dit rien d'un moment, puis, la nuit, elle se met à hurler : « Ma maison ! Ma jolie maison ! Maison de mon père... Maison de mes noces... Maison où mes petits ont vu le jour... » Elle erre comme une âme en peine dans notre cour toute noire.

Au matin, j'ouvre les yeux : on a dormi à même le sol. Dans notre potager...

Pour en savoir plus
sur les Presses de la Renaissance
(catalogue complet, auteurs, titres,
extraits de livres, revues de presse,
débats, conférences...),
vous pouvez consulter notre site Internet :

www.presses-rennaissance.fr